

## LA PREMIÈRE CHOSE À FAIRE

POUR AVANCER LA CAUSE DE L'ÉDUCATION

(Pour l'Enseignement Primaire)

Il ne manque pas d'âmes généreuses en notre province qui font des efforts louables pour promouvoir la cause de l'éducation. Mais un grand nombre de ces pionniers de l'enseignement primaire oublie de commencer par le commencement. Les beaux programmes d'instruction, les longs discours bien pensés et bien dits, les articles de journaux les mieux élaborés, tout cela n'opérera rien si l'on ne change radicalement le sort de l'instituteur.

Présentement, plus des trois quarts de nos maîtres et maîtresses reçoivent un salaire que le plus modeste ouvrier refuserait carrément. L'esclave de la scie peut gagner trois cents piastres par année, s'il est vigoureux et actif; mais l'éducateur de l'enfance et de la jeunesse, cet homme qui est appelé à remplir la mission la plus haute et la plus difficile, ne reçoit annuellement que cent cinquante et rarement deux cents dollars; de plus, il est logé comme un chiffonnier. Encore, si les déboires de l'instituteur s'arrêtaient là ! Mais, mon Dieu, combien de fois durant l'année scolaire n'est-il pas tracassé par certain commissaire ignorant et parcimonieux, certaine maman aveuglée sur la conduite de son fils ? Puis, à la fin d'une année d'un travail patient et laborieux, il se voit souvent supplauté par une petite maîtresse qui s'offre pour *quinze louis*; l'arrondissement préférant économiser quelques piastres plutôt que de profiter de l'œuvre d'un bon maître.

Voilà aussi laconiquement que possible la situation de l'instituteur chez nous. Comment peut-on exiger, maintenant, qu'un jeune homme plein d'ardeur et d'espérance en l'ave-

nir, tout pénétré qu'il puisse être de la dignité de sa vocation, sacrifie les plus belles années de sa vie à une carrière qui ne lui offre qu'une maigre pitance et bien peu de consolations de la part de ses compatriotes. J'ai écrit cette dernière phrase à dessein. Dans la société, il est malheureusement de mode de considérer les personnes suivant l'argent qu'elles gagnent. Ainsi, M. Fiston sera cordialement reçu dans telle famille parce qu'il a un fort salaire; mais le pauvre maître d'école, lui qui gagne à peine pour vivre, est considéré presque avec dédain dans certain quartier, pas partout heureusement. On comprendra facilement dans quelle infériorité l'instituteur se trouve vis-à-vis des jeunes gens. De là le découragement dès les premières années de ses fonctions.

Donc, pas d'émulation ni d'aspiration possibles dans la classe enseignante. Vie obscure, salaire infime, peu d'espoir de se créer un foyer, aucune chance d'avancement, tel est le tableau peu encourageant qui s'offre aux regards du nouveau diplômé. La conséquence de cet état de choses est facile à tirer : plusieurs écoles primaires sont aux mains de titulaires incapables, et les instituteurs habiles sont rejetés pour toujours hors de la noble voie qu'ils s'étaient imposé de suivre.

Rehausser l'état de l'instituteur, voilà la première chose à faire pour avancer la cause de l'éducation. Quand il sera payé trois, quatre et cinq cents piastres pour diriger une école, et que les classes et le logement du maître seront construits suivant les règles de l'hygiène, alors un grand nombre de jeunes gens de talent se livreront à l'enseignement : il y aura émulation, lutte et nous verrons les bons maîtres dominer dans notre province; ce jour là, la cause de la véritable éducation populaire sera gagnée.

C. J. MAGNAN.